



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4
E-mail : bulletin.asfs@netplus.ch

Du nouveau sur la Guerre d'Espagne (III)

(Suite et fin)

Los Mitos de la guerra civil

1950 SION 2
J A B

Lecture et Tradition n° 329-330 de juillet-août 2004, publie, sous ce titre, le résumé du livre de **Pío Moa** publié en Espagne en janvier 2003, «*Los Mitos de la guerra civil*» (Les Mythes de la guerre civile), dédié aux jeunes qui doivent connaître l'histoire, et qualifié de «succès d'édition le plus révélateur du moment» (plus de 100'000 exemplaires vendus en 4 mois, en deuxième position des ventes en Espagne).

Nous en donnons ici quelques extraits pour inciter nos lecteur à se procurer le texte complet en demandant *Lecture et Tradition* n° 329-330, à D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, au prix modique de 5.– (3 ex. 12.– 10 ex. 25.–

Les massacres de Badajoz et de la «Carcel Modelo» de Madrid

Ces deux événements d'août 1936 sont passés dans les annales à cause de leur caractère emblématique.

Les massacres des arènes de Badajoz

L'histoire

Tandis que résistait l'Alcazar de Tolède, peu avant que les troupes du général Yagüe (1891-1952, castillan, un des militaires africaniestes les plus remarqués, organisateur de la rébellion de l'armée d'Afrique en juillet 1936), prennent Mérida, à 60 km à l'ouest de cette ville près de la frontière du Portugal, à Badajoz, «les gauches» regroupèrent près de 8'000 soldats et miliciens sous le commandement du colonel Puigdengola.

C'était une force numériquement puissante et un grave danger sur le flanc gauche de l'avance des troupes nationalistes. Mais cette force était minée par le désordre de la milice et le mécontentement de nombreux gardes d'assaut. Ces jours-là, les miliciens tuèrent quinze ou vingt prêtres, et tentèrent de massacerer les centaines de prisonniers internés dans la prison. Le crime fut évité par les gardes d'assaut. Une fois la ville de Mérida prise les 11 et 12 août, l'attaque contre Badajoz commença. La ville tomba le 14 après une lutte haineuse. Les attaquants franquistes eurent environ 185 morts. Une fois dans la ville, «les droites» durent s'affronter à divers foyers de résistance. Il semble qu'ils tuèrent de nombreux miliciens laissant quelques rues semées de cadavres. Des prisonniers furent regroupés aux arènes.

La légende

Là, le 15 août, aurait eu lieu une grande tuerie, d'après ce qui fut décrit dans un célèbre article du journal madrilène *La Voz* publié en octobre...

Ce minutieux récit paraît écrit par un témoin oculaire, mais il n'en est rien. Son objectif était de pousser les Madrilènes à une résistance à outrance, lors du premier siège de Madrid en octobre 1936. Le journal continue : «*Ils veulent tuer 100'000 Madrilènes... D'autre part ils ont promis aux Marocains et aux recrues deux jours de mise à sac pour les indemniser de leurs fatigues et des dangers actuels. Dans le butin, comme c'est naturel, il y a les femmes... Le peuple de Madrid sait maintenant ce qui l'attend s'il ne voulait pas se défendre... La mort pour beaucoup, l'esclavage pour les autres... Il laisseront déjà à Badajoz les preuves sanglantes que leurs menaces ne sont pas vaines.*»

Ce texte suinte la propagande du début à la fin...

...Ces extravagances barbares furent un composant de base du *mythe de Badajoz* avec des ajouts comme celui d'avoir organisé une corrida en prenant quelques prisonniers pour taureaux. L'article de *La Voz* fut à l'origine des versions très diffusées dans l'opinion gauchiste espagnole et internationale.

Ces récits sont courants en temps de guerre; la propagande est une arme et la vérité souffre autant que les personnes; mais même de nos jours le parti socialiste local a fait un remarquable effort pour leur donner libre cours, reproduisant des pamphlets écrits en 1938, ou favorisant de prétendues "études" comme celles de Justo Vila en 1983 où on peut lire : «*Il y eut des Marocains et des Phalangistes qui descendirent dans l'arène pour torturer les prisonniers comme s'ils étaient des bêtes sauvages. Les baïonnettes, en guise d'épées, étaient clouées dans les corps sans défense des paysans... On calcule que dans les premiers jours, avec le combat et la répression, moururent plus de 9'000 personnes à Badajoz. Parmi elles, plus de 4'000 personnes périrent dans les tristement célèbres massacres des arènes.*»

Contradictions

«On calcule» ? Qui?

L'historien A. Reig Tapia écrit : «*De tels faits à Badajoz, personne ne les discute. Bien que 9'000 exécutions dans une ville de 40'000 habitants supposeraient l'extermination de toute la population masculine adulte.*» L'historien Preston présente d'autres chiffres : «Le

14 août, après l'assaut des légionnaires de Yagüe, commença une sauvage tuerie, et 2'000 personnes furent assassinées, y compris de nombreux civils qui n'étaient pas des activistes politiques. Une fois calmé le fracas de la bataille, 200 prisonniers furent rassemblés aux arènes. Tous ceux qui portaient la marque du recul du fusil sur l'épaule furent fusillés. On fusilla encore pendant les semaines suivantes.» Yagüe aurait déclaré au journaliste américain John. T. Whitaker : «Évidemment, nous les avons fusillés ! Qu'espérez-vous ? Supposiez-vous que j'allai emmener 4'000 rouges avec moi, tandis que ma colonne avance à marches forcées ? Supposiez-vous que j'allais les laisser libres dans mon dos et les laisser refaire une Badajoz rouge?»

Et on pourrait continuer ainsi pendant des pages.

Cependant aux arènes il n'y eut pas de telles tueries, au moins le 15 août, comme le fait croire le mythe, pas plus que le jour suivant. Nous pouvons avoir une raisonnable certitude de cela par le témoignage du journaliste portugais de gauche Mario Neves, un des trois seuls journalistes étrangers présents à Badajoz. Le 15 août, il écrit pour le journal socialiste *O Seculo* de Lisbonne : «Nous nous dirigeons ensuite vers les arènes où sont rassemblés les camions des milices populaires. Beaucoup sont détruits. A côté on voit un char blindé avec l'inscription **Front populaire**. Ce lieu a été bombardé plusieurs fois. Sur le sable de l'arène on voit plusieurs cadavres. Il y a encore, là, quelques bombes qui n'ont pas explosé, ce qui rend notre visite difficile et dangereuse.» C'est-à-dire que les arènes avaient été bombardées parce qu'elles hébergeaient les camions et des blindés des «rouges». Mais commença à courir dans la ville portugaise proche, Elvas, la rumeur qu'on fusillait des gens à Badajoz. C'est pourquoi Neves retourna le 16 sur place, et il écrivit : «Quelques dizaines de prisonniers attendent leur destin. Mais les arènes n'ont pas un aspect différent de celui que nous avons observé hier, ce qui nous porte à penser que la rumeur est infondée. Les mêmes automobiles détruites et les mêmes cadavres qui, hier, m'ont impressionné, et qui n'ont pas encore été enlevés...»

Désinformation

Le grand créateur du mythe fut le journaliste américain Jay Allen, totalement engagé dans la cause du Front populaire, et ami de Largo Caballero (le *Lénine espagnol*, chef du gouvernement de septembre 1936 à mai 1937... expulsé par ses propres alliés) et Negrín et par cela, proche des positions soviétiques. Allen écrivit dans le *Chicago Tribune* un reportage intitulé :

“Boucherie de 4'000 personnes, Badajoz, ville des horreurs”, qui obtint une extraordinaire répercussion internationale, constituant le noyau de l'éventail d'interprétations, versions et informations, qui suivit. Allen affirme : «C'est l'histoire la plus douloureuse qu'il me soit donné de traiter dans ma vie. Je crois que je suis le premier journaliste à mettre les pieds là-bas sans la surveillance des rebelles, et sans doute le premier journaliste qui sait ce qu'il y cherche.»

Mais il est arrivé neuf ou dix jours après les faits, longtemps après Neves et d'autres, dont les chroniques n'indiquent pas qu'ils aient été surveillés par les vainqueurs. Cela sonne plus vrai quand il dit *qu'il sait ce qu'il y cherche*. Et il l'a trouvé. Mais le plus surprenant c'est qu'il l'a trouvé avec l'aide des autorités franquistes sur les témoignages desquelles il base son reportage : «*Ils murmuraient : des milliers de miliciens et miliciennes républicains, socialistes et communistes furent massacrés.*» Et Allen d'ajouter «pour avoir défendu la République contre les attaques des généraux et des lieutenants.» Le nombre des victimes capturées dans la ville s'accroissaient des personnes en fuite au Portugal et «*envoyées à la mort*» par les fonctionnaires portugais. Selon Allen, les Franquistes l'informèrent du «cérémonial de la fusillade», (avec orchestre et toilettes de gala, devant 3'000 spectateurs) de sept chefs de gauche «à preuve de quoi il n'y avait pas de favoritisme, et ils tuaient aussi bien les chefs que les ouvriers et paysans.» Le gouverneur militaire Cañizares lui aurait raconté avec complaisance la tuerie aux arènes de 1'800 prisonniers au son de la Marche royale et de l'hymne de la Phalange, et avec un public nombreux, une scène semblable à celle de *La Voz*.

Il décrit les événements avec un grand réalisme, alors qu'il n'y a pas assisté. On lui raconta que le sang imprégnait plus d'un empan de sable sur la partie la plus éloignée du cercle. «Je n'en doute pas», commente Allen.

«Les rebelles – dit-il – n'aiment pas les reporters qui connaissent les deux camps. Mais ils s'offrissent à m'emmener plusieurs fois sans complication.»

On doit admettre qu'ils furent vraiment aimables avec lui, surtout en lui expliquant les plus atroces détails... **Cela est difficile à croire.** De plus, elles n'avaient pas le moindre motif de penser qu'Allen était de leurs partisans. Il avait le prestige d'être le premier correspondant étranger à avoir interrogé Franco et son

article avait été hostile à Franco qu'il avait qualifié de «*nain aux aspirations de dictateur*», et présenté comme «*disposé à tuer la moitié de l'Espagne.*» Ce reportage avait été publié le 29 juillet, c'est-à-dire un mois avant le reportage de Badajoz.

De telles entrevues avec des correspondants étrangers sont toujours considérées comme de la propagande et, pour cela, regardées à la loupe dès leur sortie dans la presse. Supposer que les chefs nationalistes ignoraient la tendance politique d'Allen et l'entrevue avec Franco publiée un mois plus tôt, semble peu vraisemblable, comme leur disposition à offrir au reporter le matériel le plus inflammable que puisse désirer la propagande adverse. **Il semble donc que l'on puisse raisonnablement penser que ce texte de Jay Allen est une propagande mensongère.**

Conclusion

Qu'en penser ? Le mythe des massacres de Badajoz paraît solide à force d'être toujours répété, les auteurs se copiant les uns les autres, mais il est de ceux qui, après l'examen des sources, suscitent de profonds doutes... Un correspondant français, J. Berthet, le 15 août parlait de 1'200 morts pour résistance armée ou accusés de crimes graves (on est loin des 9'000 exécutions prétendues par à A. Reig Tapia.)

Dans sa troisième chronique Neves parlera de corps brûlés, à cause du danger d'épidémie, faute de moyens pour les inhumer rapidement...

Quels sont les chiffres réels ?

A.D. Martin Rubio a parcouru le registre d'état civil de Badajoz, où l'on inscrivit les victimes en 1937. Entre 1936 et 1945, le registre indique 1'080 morts attribués à la répression, desquels **493 correspondent à l'été et l'automne 1936**, avec des chiffres de **172 en août et 191 en septembre**. Ces chiffres ont été comparés à ceux du registre des entrées au cimetière qui en indique **82 de moins**, sans doute correspondant aux corps brûlés.

F. Sanchez Marroyo, investigateur de gauche, considère qu'étant donné les difficultés de registre de l'époque, le nombre des victimes pourrait s'élever à 1'500 depuis août jusqu'à la fin de l'année, inclus les morts au combat. Ces estimations sont plus fiables et bien loin des chiffres impressionnantes des journalistes à sensation et de *La Voz*. Il faut aussi tenir compte des 1'500 personnes qui avaient fuit par bateau du Portugal

jusqu'à Tarragone, parmi lesquelles le colonel Puigdengola. Ainsi on pourrait situer le nombre des exécutions en août et septembre dans une fourchette de 500 personnes (chiffre certain) à 1000 personnes (maximum envisageable). Ainsi, même sans les exagérations de la légende, il s'agit d'une forte répression, mais guère plus que dans d'autres lieux...

Alors **pourquoi cette extraordinaire inflation des chiffres** et cette tenace insistance de la propagande? L'historien **Ricardo de la Cierva** suspecte que c'est peut-être une manœuvre de **Jay Allen** pour effacer et dévier l'impression mondiale causée par la tuerie de la "Carcel Modelo" (prison modèle) de Madrid... qui eut lieu les 22 et 23 août 1936... et Jay Allen dit être parti à Badajoz le 23 août précisément.

Les massacres de la "Carcel Modelo" à Madrid

La "prison modèle" hébergeait des prisonniers politiques et de droit commun... Le 8 août, le journal socialiste *Politica* publiait un article sur la prison, premier d'une série...

Le 6 août il incitait «*Nous sommes en guerre et celui qui faiblit est un ennemi (...). Ces jours-ci on réalise le grand ménage à fond de l'arrière-garde. C'est indispensable. (...) Nous sommes dans la plus implacable des guerres. Ce serait un péché mortel de laisser de possibles traîtres dans l'arrière-garde. Au-dessus de cette obligation de veiller sur la cause de la République, il ne peut y avoir de considération d'aucune sorte. Ni relations d'amitié, ni liens familiaux. Rien. Il n'y a que deux partis en lutte acharnée, en conflit irréductible.*» Sous le titre de série "Galerie de traîtres", il traçait des portraits insultants de divers personnages...

Le 15 août, des miliciens socialistes et communistes et des agents de la Direction générale de la Sécurité, sous le commandement d'un chef de tchéka, s'en furent à la prison modèle faire l'appel des prisonniers, leur volant des vêtements et des objets de valeur. Des miliciennes excitèrent les prisonniers de droit commun contre les prisonniers politiques... Le 22 entrèrent à la prison des gardiens très politisés avec les tchéquistes du 21. Ils enfermèrent les prisonniers politiques dans leurs cellules, laissant libres dans la prison les délinquants de droit commun. Ceux-ci exigèrent de sortir de prison, et à 4 heures de l'après-midi allumèrent un incendie détruisant un étage d'une galerie. Les miliciens firent courir le bruit que les fascistes avaient mis le feu pour fuir.

Très vite les alentours se remplirent de miliciens. Certains occupèrent les toits en terrasse proches et d'autres pénétrèrent dans la prison, tandis que dehors la foule criait son désir d'exterminer les prisonniers. Accoururent les Directeurs généraux de la Sécurité et des prisons, et le général Pozas ministre de l'Intérieur, tous observant une attitude passive, sans adopter aucune mesure pour éviter les événements qui s'approchaient (p. 285). Les pompiers éteignirent l'incendie, et les miliciens commandés par le socialiste Enrique Puente (un chef de la révolution d'octobre à Madrid), relâchèrent les prisonniers de droit commun. Ceux-ci prirent d'assaut le magasin des vivres, l'économat et les bureaux. On commença de tirer depuis les terrasses, faisant un mort et plusieurs blessés. Quelques éléments des "gauches", qui étaient accourus sur le lieu des événements, voulurent obliger le Directeur général de la Sécurité, député de la Gauche républicaine, Manuel Muñoz, à imposer son autorité pour éviter l'assassinat des prisonniers. Mais Muñoz (qui organisa, dès l'été 1936, grâce à sa fonction, la Tchéka de **Fomenta**, une des plus effrayantes de Madrid), ne montra aucun intérêt en ce sens. Il abandonna la prison le soir, la laissant aux mains de ceux qui, cette nuit-là, commencèrent le massacre des prisonniers. Les miliciens et les tchéquistes, maîtres de la prison, mirent dehors les fonctionnaires et tuèrent soixante-dix personnes sélectionnées : des généraux, des ex-ministres, des acteurs de la politique modérés, républicains, phalangistes. Des centaines de prisonniers restants, la majeure partie sera assassinée en masse en novembre.

Le lendemain 23, *Politica* annonçait : «*Les fascistes provoquent un incendie à la prison modèle...*» Pas de crimes mentionnés...

On a écrit que, apprenant les faits, le président Azaña aurait dit : «*Je ne veux pas être président d'une République d'assassins.*» Mais il garda sa charge. Un an plus tard, le 7 novembre 1937, le président écrivait dans son journal personnel : «*Je demande à Mariano Gomez son opinion sur l'origine des horribles événements de la prison modèle, car il était là-bas au matin du 23 août. Il travailla non sans risques à mettre un terme aux atrocités.*» Mais chacun sait que les crimes avaient eu lieu avant qu'il n'arrive.

Les conclusions officielles furent les suivantes : la prison était dans l'agitation, une grande partie des prisonniers politiques en attitude de soulèvement; ils avaient des armes; ils forgèrent un plan d'évasion avec des complicités parmi les fonctionnaires, pour fuir à la faveur d'un incendie volontaire. Ils mirent le feu... les

prisonniers politiques, toutes cellules ouvertes, leur tiraient dessus depuis les galeries; il y eut des blessés, «une provocation qui produisit une forte réaction.»

Cette version de Gomez, président du Tribunal suprême, sonne mal. Surtout quand on sait que Garcia Oliver, ministre de la Justice en 1937, raconte comment le gouvernement Negrín plus tard, soucieux d'améliorer son image internationale, pensa à décharger sur les anarchistes la culpabilité de la terreur de 1936. Il obligea Gomez à lui emboîter le pas sous la menace suivante : «*Ou j'appelle tout de suite le président de la Cour suprême et je vous dénonce comme auteur d'une indiginité juridique la plus grande jamais commise : celle de vous être constitué président d'un tribunal dans la prison modèle de Madrid, et d'avoir jugé des prisonniers, de les avoir entendus puis condamnés à mort, alors qu'ils avaient déjà été exécutés par Margarita Nelken (1) et son groupe du POUM, (Parti Ouvrier Unifié Marxiste) depuis plus de vingt-quatre heures. Et je vous assure que nous avons à l'étranger, prêt à être livré à plusieurs journaux, un dossier complet de cette affaire.*»

Il est impossible de savoir aujourd'hui quel degré de vérité renferme ce témoignage, mais il révèle toute une falsification.

Conclusion

Les massacres de la *prison modèle* et de *Badajoz* eurent un caractère emblématique. Ils témoignent de la haine et de la résolution «*d'en finir*» des deux camps adverses. Depuis le début du conflit, proliférèrent les exécutions et les assassinats d'ennemis politiques, fruits des haines consciencieusement semées par les partis et leurs chefs, tout spécialement par les révolutionnaires pendant les années précédentes.

La mentalité des uns et des autres à ce sujet requiert une explication.

Les insurgés, en infériorité initiale, croyaient nécessaire une extrême violence pour paralyser l'ennemi. On peut voir les mêmes recommandations dans les instructions socialistes lors de la rébellion de 1934, et en général, elles correspondent à la logique d'un soulèvement qui aspire à s'imposer rapidement. Cette motivation diminua au fur et à mesure que l'infériorité des rebelles disparaissait. Et le recours à la terreur se fit moins nécessaire.

De même, pour les insurgés, les militaires au service du Front populaire n'étaient en aucune façon fidèles à un gouvernement légitime, mais des traîtres à l'Espagne au profit de la Révolution; ils l'auraient été par esprit

formaliste, par couardise ou par connivence. Ils les jugèrent, paradoxalement en apparence, pour rébellion et ils fusillèrent des généraux et autres chefs et officiers capturés. Ils voyaient les miliciens comme des forces irrégulières, méritant le traitement recommandé par le président Azaña vis-à-vis des insurgés anarchistes : «*fusillables sur le champ.*»

D'autre part, le gouvernement social-démocrate allemand avait agi de la sorte après la Première guerre mondiale contre les insurrections communistes. Une telle mentalité s'exprime à Badajoz. A côté de ces considérations plus ou moins légalistes et de logique militaire, il y avait d'autres motivations.

Dans leur avancée, les nationalistes trébuchait sur les preuves des crimes perpétrés par les milices, et cela les induisait alors à imposer, quand ils les vainquaient, un châtiment exemplaire et sans compassion. D'autre part, il y avait un désir de vengeance surtout chez les civils phalangistes, monarchistes, ou anciens modérés de droite, qui avaient souffert de février à juillet 1936 les agressions, les attentats et les menaces révolutionnaires.

Ainsi, bien que Yagüe se soit limité à Badajoz à une répression rapide et sur le champ, les fusillades continuèrent les jours et les mois suivants, à charge de l'arrière-garde. La terreur dans les partis gauchistes eut d'autres teintes. Pour les révolutionnaires, il s'agissait de nettoyer la société d'ennemis de classe, d'exploiteurs, de réactionnaires. Cela constituait une exigence traditionnelle. Ceci est très bien exprimé par Araquistain, théoricien de la Gauche socialiste, dans une lettre à sa femme de fin août 1936 : «le nettoyage va être terrible. Il l'est déjà. Il ne va pas rester un seul fasciste, par aucun moyen».

Or, même les jacobins, souvent bourgeois et modérés en théorie, manifestaient ce désir de répression, reflété dans leur journal *Política*. A cette mentalité révolutionnaire typique, s'ajoutèrent les ressentiments et les règlements de comptes personnels, et aussi la simple délinquance, déguisés en motifs politiques. «Cette mentalité fut stimulée par la certitude de la victoire. Tout l'été 1936, la presse de gauche annonçait ses constants succès et les terribles échecs de ses ennemis, dont les ressources s'épuisaient, dont les troupes désertaient, dont les chefs se disputaient. Cette certitude provoquait un «nettoyage d'arrière-garde» qui resterait impuni».

Largo Caballero avait exprimé une idée très partagée : la Révolution «*exige des actes qui répugnent, mais qu'ensuite l'histoire justifiera*»...

La supposition que certains partis républicains étaient opposés au «nettoyage» est une fable, et la marée sanglante dans l’arrière-garde eut lieu sous leur autorité, dont aucun chef ne se démit à aucun moment. Le gouvernement jacobin de Giral arma les masses et les syndicats, se faisant responsable des conséquences prévisibles; et ensuite, débordé, non seulement il accompagna la terreur et l’excita, ou la couvrit et la justifia, mais encore, il organisa nombre de tchekas les plus féroces. L’histoire du XXe siècle a, bien des fois, renoué avec de tragiques événements analogues à ces

deux épisodes de la guerre d’Espagne. La désinformation et l’intoxication via les journaux et les télévisions se poursuivent. La connaissance du passé éclaire l’avenir. Mais nous ne sommes pas à l’abri de nouveaux drames et de nouveaux mensonges.

1) Margarita Nelken (1896-1968), organisatrice enragée de la terreur de l’été 1936 à Madrid. Elle était expert en arts, député socialiste puis communiste bolchevik.

Charles de Foucauld

Le Saint de la Reconquête !

Islam : ce que disait Charles de Foucauld

Lettre à René Bazin, quelques mois avant sa mort

«*Ma pensée est que si, petit à petit, doucement, les musulmans de notre empire colonial du nord de l’Afrique ne se convertissent pas, il se produira un mouvement nationaliste analogue à celui de la Turquie : une élite intellectuelle se formera dans les grandes villes, instruite à la française, sans avoir l’esprit ni le cœur français, élite qui aura perdu toute foi islamique, mais qui en gardera l’étiquette pour pouvoir par elle influencer les masses; d’autre part, la masse des nomades et des campagnards restera ignorante, éloignée de nous, fermement mahométane, portée à la haine et au mépris des Français par sa religion, par ses marabouts, par les contacts qu’elle a avec les Français (représentants de l’autorité, colons, commerçants), contacts qui trop souvent ne sont pas propres à nous faire aimer d’elle.*

Le sentiment national ou barbaresque s’exalte dans l’élite instruite : quand elle en trouvera l’occasion, par exemple lors de difficultés de la France au dedans ou au dehors, elle se servira de l’islam comme d’un levier pour soulever la masse ignorante, et cherchera à créer un empire africain musulman indépendant.

L’empire nord-ouest-Africain de la France, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique occidentale française, etc., a 30 millions d’habitants; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans [rappelons que ceci est écrit cinquante ans avant l’indépendance de l’Algérie]. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d’habitants rompus au maniement de nos armes, dont l’élite aura reçu l’instruction dans nos écoles. Si nous n’avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu’ils deviennent Français est qu’ils deviennent chrétiens.

Il ne s’agit pas de les convertir en un jour ni par force mais tendrement, discrètement, par persuasion, bon exemple, bonne éducation, instruction, grâce à une prise de contact étroite et affectueuse, œuvre surtout de laïcs français qui peuvent être bien plus nombreux que les prêtres et prendre un contact plus intime.

Des musulmans peuvent-ils être vraiment français ? Exceptionnellement, oui. D’une manière générale, non. Plusieurs dogmes fondamentaux musulmans s’y opposent; avec certains, il y a des accommodements; avec l’un, celui du mehdi, il n’y en a pas : tout musulman (je ne parle pas des libres-penseurs qui ont perdu la foi) croit qu’à l’approche du jugement dernier le mehdi surviendra, déclarera la guerre sainte, et établira l’islam par toute la terre, après avoir exterminé ou subjugué tous les non-musulmans.

Dans cette foi, le musulman regarde l'islam comme sa vraie patrie et les peuples non musulmans comme destinés à être tôt ou tard subjugués par lui musulman ou ses descendants; s'il est soumis à une nation non musulmane, c'est une épreuve passagère; sa foi l'assure qu'il en sortira et triomphera à son tour de ceux auxquels il est maintenant assujetti; la sagesse l'engage à subir avec calme son épreuve; «l'oiseau pris au piège et qui se débat perd ses plumes et se casse les ailes; s'il se tient tranquille, il se trouve intact le jour de la libération», disent-ils; ils peuvent préférer telle nation à une autre, aimer mieux être soumis aux Français qu'aux Allemands, parce qu'ils savent les premiers plus doux; ils peuvent être attachés à tel ou tel Français, comme on est attaché à un ami étranger; ils peuvent se battre avec un grand courage pour la France, par sentiment d'honneur, caractère guerrier, esprit de corps, fidélité à la parole, comme les militaires de fortune des XVI^e et XVII^e siècles mais, d'une façon générale, sauf exception, tant qu'ils seront musulmans, ils ne seront pas français, ils attendront plus ou moins patiemment le jour du mehdi, en lequel ils soumettront la France.

De là vient que nos Algériens musulmans sont si peu empressés à demander la nationalité française : comment demander à faire partie d'un peuple étranger qu'on sait devoir être infailliblement vaincu et subjugué par le peuple auquel on appartient soi-même ? Ce changement de nationalité implique vraiment une sorte d'apostasie, un renoncement à la foi du mehdi.»

De l'enfant de Strasbourg à la victime des Sénoussites, il y a tout un itinéraire passionnant. Sans aucun doute, c'est sa confession dans l'église Saint-Augustin à Paris auprès de l'abbé Huvelin qui fut déterminante. De ce jour date sa vocation.

Sa vocation et son rayonnement

En 1909, une institutrice laïque de la Côte d'Or dont les opinions étaient anticléricales et antireligieuses croise lors d'une promenade à la campagne une famille accompagnée d'un prêtre. Le prêtre passant près d'elle l'enveloppe d'un regard si intense, chargé d'une telle charité affectueuse qu'elle en éprouve un véritable malaise physique. Rentrée à la maison, elle regarde sa vie et en retire du dégoût. Elle tombe malade et a le cœur déchiré par les remords. Après avoir beaucoup prié et

médité, elle revient à la foi de son enfance et retrouve la santé.

Or, près de quarante ans plus tard, en 1946, presque jour pour jour, cette personne visitait l'exposition Charles de Foucauld aux Invalides à Paris; elle découvre la photographie du père de Foucauld lors de son séjour à Barbirey en 1909. Elle reconnaît en lui le prêtre qu'elle avait croisé. Elle enquête et découvre un livre : *“Sur les traces du père de Foucauld”* et constate que le séjour de ce dernier coïncide avec sa présence en Côte d'Or.

Charles de Foucauld a particulièrement lutté contre le “laïcisme”. Il disait :

«Si les chrétiens de France ne comprennent pas qu'il est de leur devoir d'évangéliser les colonies... ce sera la cause de la perte d'une foule d'âmes qui auraient pu être sauvées. Si la France n'administre pas mieux les indigènes de sa colonie qu'elle ne le fait, elle la perdra et ce sera un recul de ces peuples vers la barbarie, avec la perte d'espoir de christianisation pour toujours.»

Charles de Foucauld a donné sa vie pour le Christ. Il avait inscrit sur la première page de son breviaire : *«vis comme si tu devais mourir martyr aujourd'hui»*.

A-t-on demandé au père de Foucauld de renier sa foi ? Ce que les musulmans appellent la Chehada (c'était le 1er janvier 1916), c'est probable.

Tous les islamisants estiment que la question de Chehada ne pouvait pas ne pas être posée. Un explorateur s'entretenait un jour avec des Touaregs qui lui dirent : *«Le marabout Foucauld a refusé de prononcer la Chehada.»*

Paul Embarek a entendu dire la même chose par les Sénoussites...

Charles de Jésus avait dit :
*«Pense que tu dois mourir martyr
 dépouillé de tout étendu à terre
 nu, méconnaissable,
 couvert de sang et de blessures
 violemment et douloureusement tué...
 et désire que ce soit aujourd'hui...»*

Oui, Charles de Foucauld est sûrement mort martyr... Il est aujourd'hui béatifié.

Le père de Foucauld disait : *«Ne pas chasser les indésirables, c'est laisser des ferment de trouble, faibles dans le début, se développer et atteindre la pleine rébellion.»*

Nous avons récolté ce que nous avons semé, le laïcisme, la désinformation, les mensonges médiatiques, la culture de mort. Les chanteurs de rap ont excité et conditionné les jeunes sans emploi...

«On jette les enfants dans le monde sans leur donner les armes indispensables pour combattre leurs ennemis qui se trouvent en eux et hors d'eux et qui les attendent en foule à l'entrée de la jeunesse.» Charles de Foucauld

Ce sont des milliers de voitures qui brûlent ou qui seront livrées aux flammes autour de Paris et partout en France.

Peut-on compter combien d'écoles, de maternelles, de gymnases, de commissariats, de magasins, de bus furent incendiés ? Et les églises ? Cinq églises au moins incendiées... mais c'est beaucoup moins grave que de la fumée dans une mosquée !

On sait comment réagissent les médias : "c'est du vandalisme" lorsqu'il s'agit de cimetières chrétiens ou d'églises, mais c'est une "profanation raciste" lorsqu'il s'agit de monuments juifs ou musulmans.

Autrefois, on faisait des cérémonies de réparation pour réparer les profanations de lieux sacrés, on faisait des veillées de prières, les évêques se déplaçaient pour soutenir les paroisses... Mais aujourd'hui le silence est un encouragement pour les barbares à détruire encore plus.

Il y a deux ans, je suis allé dans des cités dans des corons du côté de Oignies dans le nord. J'allais pour visiter une petite fille handicapée... Remarquant l'église, je demandai à la maman de la

petite : «*Y a-t-il une messe le dimanche ?*» Elle me répondit : «*Non, car des bandes venaient caillasser les paroissiens, alors le prêtre ne vient plus, c'est dangereux. Et dehors, ces bandes font la loi. Vous voyez le hangar là-bas ? C'est dans cet endroit que transite la drogue, un de mes enfants a vu la cachette. Ici, nous n'avons pas de commissariat de police et nous sommes en danger constamment. Dommage que Riaumont soit si loin !*»

Le jour où la petite fille, préparée par sœur Daniel-Marie, a fait sa communion dans la chapelle de Riaumont, je me disais : «*mais combien d'enfants sont dans des "zones de non-droit", prisonniers, n'ayant pas la possibilité de sortir à cause du racket et des bandes qui terrorisent des familles entières ?*»

Face aux problèmes de délinquance et à l'Islam conquérant, il n'y a qu'une chrétienté forte qui peut faire rempart et ressusciter notre pays.

La béatification de Charles de Foucauld est une grâce pour ce combat essentiel que saint Paul appelle le combat de la Foi.

Et le Sacré-Cœur qu'il portait sur sa gandourah est le signe sacré d'espérance et de résurrection de la France.

Que Charles de Foucauld nous garde et nous protège; qu'il suscite une jeunesse enthousiaste, ardente et combattante afin que France et Chrétienté continuent !

Tiré de *Citadelle de l'Espérance* n° 58,

L'apparition de la Très Sainte Vierge sur la Montagne de la Salette, le 19 septembre 1846 (II)

Extrait de l'étude audio de M. H. Bourgeois (CD diffusés par nos soins)

La rencontre de Mélanie avec le petit frère

Pendant trois ou quatre jours dans le bois, sans voir ni entendre personne, sa seule occupation est la pensée de la passion de Notre Seigneur. N'ayant plus la force de marcher, elle tombe, plongée dans une profonde tristesse. «Tout à coup, je vois venir à moi un tout petit enfant

d'une grande beauté, vêtu d'un blanc brillant, avec une jolie couronne sur la tête. Dès que ce petit enfant fut près de "la sauvage", il lui dit : Bonjour ma sœur, pour quoi pleurez-vous ? Je viens vous consoler. – Ah ! dit alors "la sauvage", mon pauvre petit, parlez bien bas; je n'aime pas le bruit. Je pleure parce que je voudrais

savoir tout ce que mon Jésus a fait pour sauver le monde, pour que je fasse comme lui, sans rien manquer, puis ce que le monde a fait pour faire mourir mon Jésus-Christ. Puis je voudrais avoir une maman. Je n'ai personne. J'étais dans une maison, avec une femme et des enfants. Cette femme ne me veut plus. Ah ! si j'avais une maman ! – Ma sœur, dit le petit, appelez-moi frère. Je suis votre bon frère, je veille sur vous. Nous avons une maman.» Et le petit frère lui annonce qu'il la mènera bientôt voir leur maman.

Il vient la voir presque tous les jours et, quelquefois, plusieurs fois le même jour. Il fait connaître à “la muette” la grandeur de Dieu, sa puissance, sa bonté, enfin la vie cachée et publique, et surtout la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. «Mon frère était de mon âge; il a toujours été de ma taille. Il n'était pas plus grand que moi; bien fait, bien proportionné, ses cheveux châtais et frisés tombaient un peu sur ses épaules... La première fois, il était tout habillé de blanc, avec une couronne de roses blanches sur la tête. Mais il n'était pas toujours vêtu ainsi... La troisième fois, il avait une couronne de superbes roses. Je me rappelle qu'il y en avait de blanches, d'un blanc très beau, très fin, et tant soit peu lumineux. Il en était ainsi pour les roses jaunes, rouges et roses. Je lui dis : – Avez-vous fait votre Première Communion pour que vous ayez une couronne sur la tête ? Moi, quand je serai grande, on me fera faire ma Première Communion et j'aurai aussi une couronne comme la vôtre. Mais, vous n'avez pas fait votre Première Communion, à présent. Et pourquoi portez-vous tous les jours une couronne de roses ? Vous allez la gâter. Pourquoi avez-vous une couronne ici ? – Mais, répondit mon aimable frère, avant la couronne de fleurs, j'ai porté l'autre.» Mélanie perd alors l'usage de ses sens et se trouve soudain devant la Majesté divine. Notre Seigneur était tout lumineux, et entouré d'une grande lumière. Il avait dans ses mains une petite colombe blanche. «A la vue de cette majesté inappréhensible, je me “profondai” dans mon rien. Intellectuellement, j'entendis le Divin Maître disant à la Lumière éternelle, que je compris être le Père éternel : Que faisons-nous de cette petite créature ? Lui donnerons-nous une jolie couronne de fleurs ? J'avais déjà tout compris. Je me hâtais de dire : Non, non Seigneur, pas de fleurs sur la terre, puisque depuis votre Incarnation, c'est-à-dire depuis l'union de votre divinité avec votre humanité sainte, vous avez souffert en votre esprit et votre corps plus que tous les martyrs ensemble, et vous avez été couronné d'épines mortelles, puisqu'elles entrèrent dans vos yeux et votre crâne adorable; puis, vous avez été cloué sur une croix pour nous sauver. Donnez-moi Seigneur la

grâce de souffrir pour votre Amour tout ce qu'il vous plaît que je souffre, jusqu'à ce que vous m'appeliez à votre gloire. Tout cela s'est dit intellectuellement. A cela, l'Éternelle lumière s'est approchée de Notre Seigneur et a fixé dans les yeux la petite colombe et lui a tracé une croix sur la tête, tout près des yeux, puis la bénit. Notre Seigneur l'a pressé alors sur son cœur et lui dit : En vertu de ma croix, croissez et faites des fruits de vertus. Je repris mes sens, Je me retrouvais au même endroit dans le bois. Mais, mon cher frère n'y était plus.»

«Un jour, écrit encore Mélanie, un jour où je me préoccupais sur quelle sorte de pénitence ou de réparation je pouvais faire pour contenter mon Divin Maître, tout ce à quoi je pensais me paraissait choses de rien; alors, comme sans âme, désanimée, je retournais à mes anciennes prières, tantôt les bras en croix, tantôt toute prosternée, la face contre terre, tantôt debout les bras pendus comme une condamnée. En toutes ces petites choses, j'entendais prier pour le clergé, pour les personnes qui dorment dans l'indifférence, pour celles qui sont en état de mort spirituelle, pour toutes les personnes consacrées à Dieu. C'était mon cher frère qui m'avait enseigné tout cela. De moi-même, inutile de le dire, je ne savais rien. J'avais fait les trente-trois genuflexions d'usage quand je vis tout à coup mon doux frère près de moi qui me dit : Sœur de mon cœur, la paix soit avec vous. L'heure est venue de retourner chez vos parents.»

Voici maintenant une réponse écrite de Mélanie à une question de l'abbé Combe. «Votre révérence me demande si je savais que c'était le divin Enfant Jésus qui venait auprès de moi. Je dois dire que mon bien-aimé frère, pendant plus de vingt ans, m'a laissé ignorer qu'il était Jésus et que moi, j'avais tout bonnement et simplement cru qu'il était mon frère, comme lui-même me l'avait assuré. Donc, je pris ses visites sans raisonner, contente d'avoir un si bon frère et à qui je pourrais parler de mon Bon Dieu, et lui enseigner à le prier et à lui consacrer tout son cœur, toute son âme, et à l'aimer de toutes ses forces. Maintenant, je dois dire pour ma confusion que j'étais dans une grande joie d'avoir un frère à qui je pouvais parler de mon cher Jésus et que je voulais instruire. Il me dit qu'il était mon frère et que j'étais sa sœur. Je le crus sur sa parole. D'ailleurs, je n'avais pas l'habitude de réfléchir. Je n'en avais pas le temps.»

Dans cette réponse, Mélanie se répète. En neuf lignes, elle dit deux fois de suite exactement la même chose. Il faut savoir que Mélanie pense en italien et traduit ensuite en français, où elle est moins à l'aise. Et, à

l'âge où elle écrit ceci, elle a très mauvaise vue; et à son habitude, elle ne se relit pas. Cela explique la redondance. Dans sa correspondance d'ailleurs, on voit souvent des mots oubliés, et des phrases non terminées.

Mais l'abbé Combe, sans doute à la lecture de ce qui précède, demande des précisions à Mélanie. Et il note ensuite dans son journal, en novembre 1903 : Mélanie : «J'avais 22 ans, j'étais encore à Corenc. Pendant que je priais avec lui, je vis qu'il me regardait. Je lui dis : Au lieu de me regarder, faites donc votre prière. Il répondit : Si je me montrais dans ma gloire, vous ne pourriez pas soutenir l'éclat de ma majesté. Et en même temps, il apparut de taille d'homme et glorieux. Je fus comme anéantie. Quand je le revis comme avant, je lui dis, toute confuse : Je ne sais plus comment vous appeler. Il répondit : Sœur de mon cœur, appelez-moi toujours votre frère.»

L'abbé Combe :

de quelle taille était-il ?

Mélanie, avec un sourire qui la transfigure : Et sa main indique 50 à 60 centimètres.

Mais l'abbé Combe est un enquêteur persévérant. D'une part, 22 ans, l'âge de Mélanie quand elle connaît l'identité du petit frère. D'autre part, plus de 20 ans

avant que se révèle ce petit frère. A quel âge donc Mélanie a-t-elle fait sa connaissance ? Et cela nous vaut une autre réponse écrite, toujours au nom de l'obéissance, car Mélanie n'est jamais pressée de dévoiler sa vie intime. «Je ne saurais vous répondre au juste, mon très cher père, sur l'âge que j'avais quand je vis pour la première fois le joli enfant. Je le connaissais depuis long-temps. Je l'avais vu presque tous les jours depuis que j'avais de la connaissance, avant qu'il me dise qu'il était mon frère. Mais il ne m'avait jamais parlé. Ce dont je me souviens par une grâce de Dieu, c'est que je marchais à peine, et en tombant souvent, quand déjà, un attrait mystérieux m'attirait vers la solitude de ce bois que je voyais près de la maison. Comme ma mère ne pouvait me voir seule, dans un coin, sans me dire, presque tous les jours : Va-t-en de là, que je ne te voie plus, c'est dans ce bois que j'aurais voulu avoir la force d'aller. Je me dirigeais donc de ce côté. Mais je tombais, pas loin de la maison, Aussitôt, le joli enfant se trouvait là; il me donnait la main pour me relever mais, comme "la muette", sans rien dire. Il me parla pour la première fois dans les circonstances que j'ai racontées.»

A quel âge peut-on dire qu'un bébé a de la connaissance ?

La messe de toujours

Le dernier livre posthume de Monseigneur Lefebvre est **disponible dès maintenant aux éditions Clovis**. Il renferme en 461 pages à peu près tout ce que Monseigneur Lefebvre a dit ou écrit sur la messe. Des centaines de conférences, sermons ont été écoutés et retranscrits pour découvrir la pensée de Monseigneur sur le grand mystère de notre foi. Afin de rendre la lecture agréable et nourrissante pour l'âme, l'ouvrage renferme deux parties distinctes : une partie spirituelle sur la messe de toujours puis une partie critique sur les faiblesses du nouvel ordo.

Le commentaire spirituel a comme fil conducteur le commun de la messe. En marge des prières au bas de l'autel jusqu'au dernier Evangile, le livre propose des réflexions de Monseigneur qui facilitent la compréhension de la messe et portent à la méditation. Le lecteur entre progressivement dans le profond mystère de la messe y discernant le sommet de l'amour de Dieu pour nous. Subjugué par ce trésor, il est mieux apte à saisir les graves objections que Monseigneur a formulées vis-à-vis du nouvel ordo.

Pourquoi sommes-nous si attachés à la messe traditionnelle ? Pourquoi refusons-nous le rite de Paul VI ? Tous les fidèles et notamment les jeunes gens et jeunes filles qui n'ont pas connu les origines de la nouvelle messe ont besoin de le savoir : d'où l'intérêt de posséder dans un même ouvrage toutes les objections formulées par Monseigneur Lefebvre sur le nouveau rite.

En dehors du cercle de nos bons fidèles, le livre peut également toucher des personnes qui sont proches de nous sans pour autant épouser notre manière de voir. En effet, puisque la vérité est présentée avant les erreurs modernes, le lecteur ne se sent pas rebuté. Il peut ainsi nourrir son âme des splendides méditations de Monseigneur et se disposer à mieux saisir les faiblesses de la nouvelle messe.

Depuis sa parution en novembre dernier, prêtres, religieux, religieuses et fidèles m'ont fait part de leur joie voire de leur enthousiasme. Je suis heureux aujourd'hui de vous les faire partager.

«Persuadé depuis les premiers instants que la Messe est au cœur de l’Église, Mgr Lefebvre n’a eu de cesse de vivre de ces grandes réalités, et d’en imprégner ceux qui, à travers son œuvre, venaient se donner à l’Église. Que ce soit pour ses chers séminaristes ou pour les âmes consacrées, il multiplia les prédications, les retraites, les conférences spirituelles, communiquant toujours cet amour du saint sacrifice de la Messe. Ces différentes sources, d’une richesse insoupçonnée, sont à l’origine de ce recueil. (...) Puissent ces pages permettre de redécouvrir ce trésor qu’est le saint sacrifice de la Messe !»

Extrait de la préface, Monseigneur FELLAY,
Supérieur Général de la Fraternité Saint Pie X

Je tiens à vous dire ma joie de cette publication qui fera du bien et sera une belle lecture spirituelle pour nos séminaristes et les fidèles, dans la collection « un évêque parle », des éditions Clovis.

Monseigneur TISSIER DE MALLERAIS

C'est au centenaire de la naissance de notre fondateur que j'ai trouvé votre livre merveilleux « La Messe de toujours » sur mon bureau, et je ne peux que vous remercier de ce travail très utile : merci à vous, merci à tous vos collaborateurs.

Que ce livre aide nos prêtres, nos séminaristes, nos frères et sœurs à pénétrer toujours davantage dans ce trésor qu'est le saint sacrifice de la Messe pour vivre d'une spiritualité toute centrée sur Notre Seigneur Sacerdos et Victima.

Monsieur l'abbé SCHMIDBERGER

Ce livre se situe au cœur de la spiritualité de la Fraternité Saint-Pie X qui est celle de la messe. Le ton simple de l'ouvrage le rend accessible à tous et porte naturellement l'âme à la contemplation. Beau couronnement à l'année du centenaire de la naissance de Monseigneur Lefebvre.

Monsieur l'abbé DE CACQUERAY,
Supérieur du district de France

A ce jour, je n'y ai que glané quelques perles, bien suffisantes cependant pour me donner le goût d'y poursuivre la lecture. A nous d'en profiter pour nos âmes de prêtres, afin que au grand jamais le spectre de l'accoutumance aux Saints Mystères ne nous atteigne, et aussi pour nos chers fidèles, justement si fidèles, à ce splendide don du Ciel que Monseigneur a su merveilleusement sauvegarder.

Monsieur l'abbé WUILLOUD,
Supérieur du district de Suisse

Ce livre fera beaucoup de bien. Il sort un peu des commentaires habituels, puisque ce sont des extraits de conférences et de sermons. Cela élargit bien la compréhension de la Messe.

Monsieur l'abbé DELAGNEAU

Ce beau livre est un travail magnifique. Quelle splendide idée que d'avoir regroupé toutes les belles paroles de Monseigneur Lefebvre. C'est tout à fait le moment de sortir un tel ouvrage pour redonner foi dans les grands principes qu'il ne faut pas lâcher.

Mère Antoinette-Marie,
Supérieure de la communauté du Rafflay

Quel livre magnifique ! C'est l'un des plus beaux sur la Messe maintenant. Et il est très complet : doctrine, liturgie, nouvelle Messe, Messes de l'indult. En plus ce sont des textes de celui qui a été suscité par Dieu pour sauver la Messe dans l'Église au XXème siècle. Monseigneur Lefebvre avait des lumières et des grâces spéciales pour pénétrer ce mystère de la Messe et nous l'expliquer, étant donné la mission qui a été la sienne.

Père MARIE-DOMINIQUE, dominicain

En un bel ouvrage tient maintenant la quintessence de notre société et sa raison. Je souhaite effectivement que désormais ces lignes soient aussi vie, pas seulement vérité.

Monsieur l'abbé de JORNA

C'est avec joie que je retrouve tant de textes qui nous ont donné l'enthousiasme sacerdotal et que nous pouvons redécouvrir avec plus de profondeur grâce à l'expérience acquise.

Monsieur l'abbé PIVERT

De la lecture de ces pages ressort une unité remarquable, et celui qui a souvent écouté Monseigneur Lefebvre y découvrira une belle fidélité à l'âme de notre fondateur.

Monsieur l'abbé DE LA ROCQUE

Les paroles de Mgr Lefebvre sont d'une profondeur, et d'une simplicité tout à la fois, qui montrent combien la sainte Messe était le centre de sa vie, et combien il devait être uni à Notre-Seigneur dans son Sacrifice.

Une religieuse carmélite

Grand merci de ce remarquable travail sur la sainte Messe. J'ai commencé à le parcourir ; c'est un chef-d'œuvre. Surtout parce qu'il répond bien aux questions qu'on nous pose... entre autres sur le Mysterium fidei de la consécration... et le reste.

Père MARZIAC

J'ai été très heureuse d'avoir entre les mains ce beau livre, beau surtout par le sujet traité, et les merveilleuses méditations de Monseigneur. Quel beau cadeau vous faites à l'Église, Monsieur l'abbé, de mettre ainsi en honneur la Messe de toujours. Je ne relis pas sans une réelle émotion la dernière partie, que j'ai vécue pas à pas (en 1969, j'étais en charge du noviciat – vous devinez les choix à faire et à aider à faire !), émotion mêlée d'indignation difficile à contenir. Par quelles épreuves devrons-nous encore passer avant le triomphe de l'Immaculée ? Merci, Monsieur l'abbé, merci, vous avez donné aux chrétiens fidèles à la Tradition de l'Église, une arme puissante, pour défendre leur foi et celle de leurs enfants.

Une religieuse dominicaine

Osez ouvrir ce livre, et au détour de sa lecture, vous y trouverez une profonde spiritualité et une doctrine sûre qui vous étonneront autant par leur simplicité que par leur hauteur de vue. De son regard d'aigle, Monseigneur savait remonter aux causes les plus élevées et livrer à ses auditeurs, sans aucune pédanterie,

les mystères cachés aux superbes et révélés aux humbles.

Monsieur l'abbé VERDET

Plus qu'un manuel de pieuses méditations et d'utiles instructions, le livre de « la Messe de toujours » offre un précieux stimulant dans notre combat spirituel et une mine d'arguments pour notre témoignage apostolique. De plus, il place l'âme droite devant la nécessité de se montrer cohérent et de prendre de solides résolutions : comment pourrait-on conserver dignement ce rite vénérable dans toute sa sainteté et ses puissants effets de salut, sans rechercher aussi la perfection de vie dans la conformité plus parfaite aux préceptes de l'Évangile ?

Monsieur l'abbé LAURENÇON

Je vous remercie bien vivement pour cet ouvrage de Monseigneur Lefebvre sur la Messe. C'est là un bel hommage rendu à la fois au trésor de l'Église et à son noble défenseur, et je suis convaincu qu'il fera beaucoup de bien.

Monsieur l'abbé SIMOULIN

Puissent ces quelques mots d'encouragement choisis parmi tant d'autres vous inciter à découvrir à votre tour le trésor de la sainte Messe présenté par Monseigneur Lefebvre !

Abbé Patrick Troadec.

Le livre **LA MESSE DE TOUJOURS** peut être commandé à : Séminaire International
Saint-Curé-d'Ars, Maison Lacordaire F - 21150, FLAVIGNY-sur-OZERAIN

Nom :

Adresse :

désire la messe de toujours : exemplaires(s) au prix de 25,00 soit

Les chèques sont à établir à l'ordre de : Séminaire Saint Curé d'Ars

(Le livre est aussi disponible aux diverses **tables de presse des chapelles** de la Fraternité St Pie X)

Dons de messes

Des prêtres en mission dans les pays d'outre-mer acceptent de célébrer des messes (tridentines exclusivement) en échange de matériel d'apostolat que nous leurs fournissons. Ils acceptent aussi des Trentains et des Neuvaines. Nous nous chargeons de les leur transmettre.

Sommaire : La Guerre d'Espagne p. 1
L'apparition de la Salette p. 8

Charles de Foucauld p. 6
La messe de toujours p. 10